

Chapitre deux

Le départ du *Sainte Euphémie*

Il était encore nuit quand patron Barozzo entendit une barque heurter la grille en bois de la 'cavana', le local à bateau de sa maison et une voix l'appeler doucement. C'était peu avant l'aube et un grand silence enveloppait tout encore sur le canal. Il était réveillé depuis peu et il se déplaçait d'un pas léger, attentif à ne pas faire de bruit alors que le reste de la maison continuait à dormir. Dans la rue on entendait encore ni pas, ni voix.

Même si le voyage devait être plus court que les autres, il contrôla à nouveau dans la demi obscurité à peine éclairée par une lampe à huile ce qu'il avait mis dans son sac ; cela le contrariait de s'apercevoir pendant le voyage qu'il avait oublié quelque chose qu'il pensait indispensable à son confort. Jamais beaucoup d'objets entre vêtements et instruments ; seulement ceux qui lui permettaient de ne pas perdre même en mer ses habitudes bien réglées.

Il entrebâilla une fenêtre du balcon et se pencha un peu. Il savait déjà qu'il s'agissait du chef navigateur qui venait le prendre pour l'emmener au bateau et il lui fit donc seulement signe de l'attendre en agitant la main.

Il prit son sac et le porta près de la porte. Il resta un moment en silence à écouter si quelqu'un s'était levé et, n'entendant aucun bruit, il alla vers la porte de la chambre où dans le grand lit dormait sa femme et, sur deux petites paillasses, l'un à côté de l'autre ses deux enfants. Dans la chambre il y avait la tiédeur et la chaleur de leurs petits corps. Il était désolé de les réveiller. Heureusement, dès qu'il avança vers le lit la lampe à la main et qu'il eut murmuré « Nicoletta » sa femme se leva d'un coup bien droite, en se frottant les yeux et releva ses cheveux.

« Oh, mon Dieu, qu'est-ce que j'ai fait ! J'ai continué à dormir. Pourquoi tu ne m'as pas réveillée Bartolomeo ? »

« Ce n'était pas le moment. Fais doucement pour ne pas réveiller les petits. »

La femme avait déjà jeté un châle sur ses épaules et avait suivi son mari qui, en se retournant, avait rejoint en deux pas la porte de la chambre.

« Tu ne veux pas leur dire au revoir ? »

« Non, laisse-les dormir en paix. Ce serait trop triste pour eux de se réveiller pour voir leur père disparaître tout de suite après. Plus tard tu leur raconteras à tous les deux une belle histoire d'aventures. Comme ça ils rêveront de moi comme à Saint Georges entrain de lutter contre un monstre de la mer. »

« Comme tu es dur ! »

« Mais non ! Je vois les choses comme elles sont ! » Et sans donner le temps de répondre à Nicoletta qui avait jeté un coup d'œil comme pour s'excuser vers les deux petits endormis, il poursuivit rapidement : « J'ai déjà fait part de mes

dispositions à mon frère Jacques pour qu'il pourvoie à tout ce dont tu as besoin quotidiennement pour la maison. Ma mère a déjà la procuration pour la gestion des biens de la famille (*fraterna*). Et de ce côté-là tu peux être tranquille : elle ne se laissera pas certainement embobinée par quelqu'un. »

« Oh non ! » laissa échapper Nicoletta « Pour un sou, elle est capable d'aller au bout du monde ! »

« C'est mieux comme ça ! C'est mieux ! C'est aussi dans ton intérêt. Si après tu as besoin de quelque chose d'extraordinaire, je ne sais pas moi, un imprévu ou une maladie, ce serait bon que tu t'adresses au marchand Giovanni Della Barba. C'est mon ami, il est très attaché à ma famille et c'est un homme de bon sens. Et puis surtout je te demande que le petit continue à aller à l'école chez maître Trevisan. C'est important qu'il n'ait pas à apprendre tout seul comme cela m'est arrivé à moi, hélas. »

Barozzo resta un moment en suspens, comme s'il pensait à ce qu'il avait bien pu oublier, puis il détacha son regard de sa femme.

« Pour le reste... Je sais que je peux te faire confiance en ce qui concerne l'honneur de mon nom. »

« Quand reviendras-tu. »

Et elle le regarda avec timidité, effleurant son bras de sa main. Bartolomeo se sentit tout d'un coup tout tendre mais ne voulut pas le faire voir.

« Je reviendrai plus tôt que d'habitude et ce sera probablement mon dernier voyage. De toute façon, maintenant il y a peu à gagner à partir en mer. »

« Si tu voulais rester enfin à la maison, tu sais que ma famille t'a déjà fait des propositions pour t'introduire sur le marché du sel. Il te suffirait de dire un mot... et puis ces petits... » et elle fit un geste vers les petits lits « tu sais que nous les avons eu tard et qu'on sera vieux avant qu'ils aient un peu grandi. »

« Je verrai. Je verrai. Peut-être que d'ici peu il y aura de grandes nouveautés à Venise et alors je pourrai y voir plus clairement. »

Brusquement il attira sa femme vers lui et la serra très fort dans ses bras sans l'embrasser mais en plongeant son visage dans ses cheveux..

« Garde-toi en bonne santé car quand je reviendrai je veux rapporter un cadeau à une belle femme encore jeune et pas à une matrone qui pleurniche. »

Il se détacha d'elle d'un coup, prit son sac et se tourna pour sortir de la maison. Nicoletta n'eut pas le temps de lui montrer sa surprise et son bonheur pour ce geste d'affection ; Bartolomeo avait déjà fermé doucement la porte derrière lui.

On ne voyait pas très bien dans les escaliers et il faillit soudain trébucher sur les marches trop étroites. Il savait bien que ce n'étaient pas de grands escaliers et que ce n'était pas non plus une grande maison, mais il en avait hérité avec ses frères de son père et il la sentait tellement sienne qu'il n'arrivait pas à en critiquer quelle qu'en soit l'occasion, ni son aspect ni sa disposition. Il passa par l'entresol (*mesa*) et prit le petit escalier qui descendait au local à bateaux.

Comme d'habitude, à ce moment là, il voulait sortir de la maison le plus vite possible pour ne pas être envahi par la tristesse. Quitter Venise lui avait toujours été pénible, et ce l'était encore davantage maintenant qu'il n'éprouvait plus l'enthousiasme et le goût d'aventures de ses premières années, ni l'attente appétissante des bons gains de l'âge d'or de son activité. C'était pour les autres désormais. Pour ceux qui continuaient à imaginer qu'au-delà des mers il y avait la richesse et l'imprévu qui attendaient celui qui était entreprenant.

En traînant derrière lui son sac, il entra dans le local à bateaux. L'eau clapotait doucement sur les murs et déjà quelques reflets de lumière jouaient sur la voûte de briques. Les deux barques de la maison, bien arrimées à l'anneau d'amarrage se balançaient à peine en suivant le mouvement de la marée qui descendait. Il tira le verrou et entrouvrit la porte d'eau qui donnait sur le canal. Juste dehors, la petite chaloupe du bateau l'attendait. Un marin et le maître navigateur, debout l'un à la proue et l'autre à la poupe, la maintenaient tout près et à l'arrêt avec des petits coups de rames.

Dès qu'il fut sur le pas de la porte, Romano Mairano, le chef navigateur s'adressa à lui d'un ton expéditif.

« Il fait frisquet pour le mois de mai, n'est-ce pas patron. »

C'était un jeune homme bien soigné, aux traits fins, vêtu, de l'avis de Barozzo, d'une façon très étrange. Au lieu de la casaque traditionnelle avec son capuchon et des pantalons à mi jambes des hommes de mer vénitiens, il portait une tunique étroite sans manches boutonnée sur une sorte de tricot qui lui laissait les bras très libres. La couleur de ses pantalons, ensuite, fit froncer du nez le patron. Ils étaient blancs, comme ceux des marins génois.

« Salut, Romano ! On ne dit plus bonjour le matin ? Ou bien ce début fait partie des grandes nouveautés dont tu es si friand ? » dit Barozzo, en regardant d'un air entendu le marin qui avait enlevé le béret de sa tête et avait tendu sa main pour l'aider à sauter dans la barque.

« Tu es un des nouveaux ? » demanda-t-il ensuite. Le marin fit oui de la tête. Alors le chef navigateur se hâta de dire d'un ton obligeant : « Bonjour patron. Je m'excuse mais comme je vous avais déjà vu et salué quand vous étiez sur le balcon, je pensais que c'était inutile de recommencer. »

Il s'arrêta un instant, montra le marin d'une main et reprit : « Oui, c'est un des nouveaux, mais pas complètement parce qu'il a déjà navigué avec nous il y a trois ans. »

Barozzo n'arriva pas à cacher un sourire.

« Toujours très précis notre navigateur ! Tout efficacité et ponctualité ! »

Mairano était en fait un jeune homme de bonne famille, appliqué et obéissant. Il avait aussi des manières très raffinées au point que le patron avait souvent pensé qu'il avait du sang noble dans les veines. Mais il avait cette manie de la nouveauté et cette marotte de la précision ...

Le chef navigateur prit un air abattu et alors le patron se hâta d'ajouter en s'asseyant sur le bord de la barque : « Allez, ne le prends pas mal. Qu'est-ce que

je ferais sans toi avec toutes les innovations qu'il y a à bord maintenant sur ce bateau ? Pendant que vous ramez, commençons plutôt la revue des affaires les plus importantes de ce matin. La cargaison est en place ? »

« Oui. On a arrimé les dernières choses hier soir. »

« Est-ce qu'on est trop chargé ? »

« Seulement un petit peu. J'ai dû me tromper dans quelques mesures. »

« Cela n'a pas d'importance. J'y remédierai avec les inspecteurs. Les nouveaux instruments de bord sont en ordre ? »

Le chef navigateur eut un éclair d'enthousiasme sur son visage.

« Sûr, patron ! »

« Je l'aurais parié. A quelle heure arrivent les trois marchands (*procertantes*) ? »

« On les a prévenu qu'on levait l'ancre peu après l'aube, et que s'ils tardent, on ne pourra pas les attendre. »

« Comment donc ! Alors tout va bien de ce côté-là. L'écrivain est déjà à bord ? »

« Il est arrivé hier soir avec tous ses livres et il a tout de suite commencé à contrôler la cargaison et à écrire. »

« On voit qu'il lui tarde de nous espionner. Et les nouveaux, comment sont-ils les nouveaux ? Tu n'en as quand même pas pris parmi ceux qui débarquaient des galères de guerre j'espère ? Je ne veux pas d'hommes aux mains lestes à bord sur mon bateau. »

« Tout va bien. Quand j'ai installé ma table sur le môle pour enrôler les sept hommes qui nous manquaient, je me suis mis d'accord avec un enrôleur de métier pour qu'il me fasse des signes dans le dos de ceux qui se présentaient. Ceux que j'ai choisis sont tous des braves gars, avec l'expérience des bateaux ronds. Parmi les garçons, il n'y en a qu'un dont c'est le premier embarquement mais il est plein de bonne volonté. »

« Et j'imagine plein d'enthousiasme ... »

« Oui, aussi. C'est sûr qu'en plus de lui, les autres ne connaissent pas les nouvelles techniques de navigation. Mais par ces temps-ci il faut se contenter. »

« Et comment donc ! Vieux patron, vieux marins... Comment ferons-nous pour ne pas sombrer ? »

L'expression amère du chef navigateur qui s'était retourné, la rame à la main pour observer Barozzo surprit aussi le marin qui ramait en silence à la poupe.

« Non, ne vous moquez pas de moi patron ! Je connais bien votre expérience et celle des marins qui sont avec vous depuis tant d'années. Mais il faut aussi savoir apprendre et appliquer ce que le génie de l'homme a réussi à inventer de bon ces dernières années. Je ne me vante que d'être parmi ceux qui essaient de la faire. »

Après deux coups de rame en silence, il ajouta : « La tradition ne doit pas être toujours respectée à la lettre. »

D'une manière comique, tournant son buste à droite et à gauche comme s'il s'exhibait, Barozzo se mit à dire : « Et moi, n'ai-je pas accepté de commander une coque que je n'ai jamais vue ? Ne suis-je pas nouveau moi aussi ? »

Puis il changea d'expression et devenu sérieux il ajouta plus pour lui-même que pour l'autre : « Sauf que je ne partage pas avec toi ton enthousiasme. Il y a quelque chose qui ne me convainc pas dans ces nouveautés. Cela sent le truquage et la hâte. Elles ne sont pas bien pesées et stimulent seulement l'avidité des hommes. De plus en plus de voyages, de plus en plus importants. Non, ce ne sont pas un moyen de faire augmenter le commerce d'une manière saine. Elles ressemblent à la tour de Babel. De plus en plus haut jusqu'à ce qu'on ne comprenne plus rien. »

Il fit une pause et secoua la tête « De toute façon, on reprendra cette conversation quand nous serons en mer. Voilà San Marco. Allez ! Encore un coup de rame et nous y sommes. Je voudrais sortir du port avec la première brise du matin. Regardez. Le soleil fait déjà briller la grande lanterne de cuivre en haut du campanile. »

Pendant que les deux hommes forçaient sur les rames, la vue de tous ces navires qui se pressaient dans l'air lumineux et frais du grand matin sur les eaux miroitantes entre l'île San Giorgio et le quai de San Marco lui fit ressentir une fois de plus cette impression de stupeur éblouie qu'il n'avait jamais pu éviter chaque fois qu'à la veille d'un départ il débouchait du canal de sa maison.

Il savait bien que derrière toute cette agitation d'hommes et de barques qui faisaient la navette entre les bateaux et le quai, derrière le hurlement des ordres et le brouhaha confus des appels, il y avait le désir du gain et la nécessité de se procurer du pain dans la sueur et la peine. Mais il y avait toujours aussi quelque chose d'excitant et d'aventureux qui te donnait envie de participer, de courir, de partir. Il savait que ce n'était qu'une apparence, mais il ne pouvait empêcher que toutes ces odeurs, ces rumeurs, ces couleurs ne fassent naître en lui, comme toutes les autres fois, une sorte d'exaltation. Sauf que cette fois-ci, à cette sensation s'en mêlait une autre, une sensation d'ennui et de désillusion.

C'était sans doute son dernier voyage et il constatait avec amertume que bientôt il n'appartiendrait plus à ce monde et qu'il serait à l'écart comme un de ces spectateurs qui faisaient un tour sur les quais ce matin là. D'un autre côté – il essaya de se consoler – il fallait avoir le courage d'admettre que nombre de choses qui jusqu'alors constituaient le charme de cette ambiance disparaissaient jour après jour. Le pire, c'était la disparition de la figure du patron tel qu'il l'avait connu, participant d'un côté aux risques et aux gains de l'entreprise commerciale représentée par le bateau et de l'autre à la vie des marins. Ou alors, se préparer à devenir un simple exécuteur d'ordres et ceci pour une petite paye, ou être réduit à devenir un petit commerçant avec de grands marchands sur le dos.

« Inutile de se plaindre » dit enfin Barozzo en hochant la tête, « Cela a toujours été comme ça. S'il n'y a pas de vent il faut ramer. Et ramer ça fatigue... Le fait est que je n'en ai plus envie. »

Il ressentit alors comme un frisson. Commencer un voyage avec des idées pareilles ne pouvait que porter malheur. Mieux valait les envoyer promener et se concentrer sur les choses à faire. Les rapports avec les marchands du bord, contrôler les voiles... Il valait mieux s'employer à ce que tout se passe bien. Comme toujours.

La barque était arrivée au flanc du navire. Odeurs de mer et de poix, encore un peu de brume basse sur l'eau, cris de mouettes, les deux marins qui s'appuyaient au bastingage, lui jetèrent rapidement l'échelle pour monter. Il se sentit tout à coup un autre homme et toutes ses angoisses et ses tristes pensées d'avant disparurent.

A peine en haut, il embrassa du regard la silhouette de la cogghe à laquelle il devait encore s'habituer. Large et haute de poupe et de proue comme elle l'était, elle se balançait sur son ancre d'une façon nouvelle, différente de tous les autres navires sur lesquels il était monté. Elle était un peu basse au niveau de l'eau, la croix de fer clouée sur le flanc droit montrant la ligne de flottaison était sous l'eau de deux doigts. Evidemment elle était un peu trop chargée. Il y penserait plus tard.

Les premiers à venir à sa rencontre sur le pont furent Marco Dedo, l'écrivain désigné par les Consuls, avec le sourire respectueux mais circonspect de celui qui sait qu'il n'est pas le bienvenu, et Bellato, un vieux marin qui l'avait accompagné dans presque tous ses voyages et qu'il avait nommé maître d'équipage sur ce nouveau bateau. Il avait une grosse masse de cheveux gris et en dessous un visage tranquille et attentif.

« Bonjour, Bellato. Alors, qu'est-ce que tu en dis de cette toute nouvelle dame ? On dirait qu'elle s'agite comme une femme impatiente d'aller danser. »

Le maître d'équipage avec juste le brin de familiarité que lui permettait sa longue fréquentation de Barozzo répondit : « Et nous l'emmènerons au bal. Elle est solide, elle est bien large, elle a une grande voile... mais je ne sais pas si au vent elle ne sera pas un peu trop molle. »

Puis il hasarda une critique : « Et on est pas nombreux pour la gouverner. »

Le patron fit un demi sourire. Les préoccupations du nouveau maître d'équipage démontraient que sa promotion était méritée. Il le regarda presque avec affection.

« Je te l'ai déjà dit hier. Cela suffira ! Cela suffira ! Moins de marins mais plus d'instruments et une voile plus grande. C'est ça la grande innovation ! »

Il se tourna vers Mairano.

« A propos d'innovation, chef navigateur, cours au château de poupe et contrôle encore une fois le nouveau gouvernail et cette diablerie... Comment ça s'appelle ? »

« Je pense que vous faites allusion à la rose des vents. »

« Oui, c'est çà, ta rose. Qu'elle nous guide aussi exactement que la vieille boussole ou même la sonde ; elle nous a si bien servi, la pauvre, pendant tant d'années ! »

Il s'adressa enfin à l'écrivain qui s'était arrêté un peu à l'écart avec un petit livre dans une main et une plume dans l'autre.

« As-tu fini d'écrire ? Note tout, note tout, je t'en prie, car nous aurons bientôt les inspecteurs dans les pieds ! »

Puis avec une gaîté un peu forcée, il fit encore deux pas sur le pont et salua de la main les trois marchands à bord qui l'observaient, regroupés près de l'échelle du pont de proue ;

Il regarda ensuite le maître d'équipage : « Alors tout est en ordre pour le départ ? »

« Tout est en ordre, patron. Equipage à bord et voiles déjà hissées. »

« Et alors qu'est-ce qu'on attend ? Allez, on y va ! Fais déployer la voile latine de proue. Elle nous suffira pour sortir. »

Puis regardant en l'air au-delà du grand mât un petit nuage qui courait rapide vers le lido, il s'exclama : « La brise de terre est bonne. Grâce à elle on arrivera sûrement jusqu'à San Nicoletto. » Et en lui-même il ajouta à voix basse : « Là malheureusement on devra s'arrêter comme toujours pour l'inspection » Il se tourna vers la poupe et s'adressa à un marin.

« Vite, Gatto, grimpe en haut du mât pour regarder depuis la hune. Je ne voudrais pas finir sur un bas-fond juste au départ. Fais attention surtout devant l'arsenal. »

C'est seulement à ce moment là qu'il s'approcha des trois marchands.

Ordelaaffio Valier, Andrea di Simone et Paolo Trevisan n'étaient pas des inconnus pour Barozzo, impliqué comme il l'était dans le circuit des frets et des sociétés commerciales (*colleganze*) de Venise. Sauf qu'il n'avait jamais navigué avec eux et qu'il ne savait pas par quel bout les prendre. Perplexe, il se gratta la tête, s'attarda un instant, puis, arrivé enfin à quelques pas des trois hommes, il réussit à dire d'un seul trait, en butant un peu sur les mots : « Bienvenus à bord ! J'espère que le chef navigateur vous a bien installés. Il n'y a rien de pire que de commencer un voyage en n'étant pas contents. Est-ce que votre marchandise a été arrimée avec soin ? »

Les trois hommes – il l'avait déjà remarqué de loin – s'étaient retranchés dans une attitude de défiance et il lui sembla que ses deux mots aimables les avaient presque surpris.

Valier marmonna un « Bien, bien » tout en le fixant de ses yeux mi-clos, la tête rejetée en arrière.

« Patron Barozzo, je connaissais déjà votre efficacité et votre correction. » répondit au contraire Andrea di Simone, cérémonieusement. « Maintenant je les ai vérifiées de près. Et sur un ton moins ampoulé, après un demi sourire, il ajouta : « Tout va bien : installation et cargaison. Ne vous faites pas de soucis.

On se sent seulement un peu désorientés dans cette nouvelle ambiance. » Et il fit de la main un large geste pour embrasser tout le navire.

« Par ces temps, se plaindre est un luxe ! » Paolo Trevisan, à son tour s'adressait à lui d'un air sympathique. « Aujourd'hui il y a un tel laisser aller et une telle hâte dans tous les milieux ! Ici tout est encore parfait, et quant à moi, je suis satisfait et je vous en remercie. »

« On dirait que je me suis trompé » dit en lui-même Barozzo mais à voix haute il répondit : « Bien, messieurs. J'en suis content... Alors qu'est-ce que vous en dites de ce navire ? »

De Simone fut le plus rapide : « Comme je vous le disais déjà... » et le patron eut soudain l'impression que c'était quelqu'un qui donnait beaucoup d'importance à sa propre personne « on n'y comprend pas grand-chose. Surtout ce gouvernail-là on ne l'avait jamais vu avant aujourd'hui. Notre cher Paolo le disait aussi juste avant que vous n'arriviez » et il regarda le marchand Trevisan d'un air entendu « et quelle manœuvre fait à la poupe votre chef navigateur ? »

« Eh c'est un nouveau bateau ! C'est le deuxième de ce type qui a été fait à Venise. Le premier les Foscarini l'ont prit et, d'après ce que je sais, il navigue avec le convoi (la muda) de printemps. La Sainte Euphémie, c'est-à-dire celui-ci, l'armateur a voulu me le confier. Comme vous l'avez sûrement déjà vu, c'est une cogge comme les 'tarete' et les 'buzonviet', les pansusauxquels on est habitué depuis si longtemps. Les nouveautés sont... » et il se rendit compte qu'il en parlait avec un enthousiasme qu'il ne pensait pas avoir « qu'elle a une forme large comme celle d'une abbesse et que la grand voile est une voile carrée. Pour lui tenir compagnie il y a seulement cette petite voile latine ici sur le petit mât de proue. Et puis il n'y a plus les deux gouvernails latéraux mais une barre fixée sur l'axe de la poupe qui commande un gouvernail central. La barre est très maniable et ne nécessite qu'un seul timonier au lieu de deux. Est-ce clair jusqu'à maintenant ? »

« Très clair. »

« Ensuite, voyons... Oui, on utilise un nouvel instrument pour s'orienter... »

« Mais est-ce que ce sont de grandes innovations ? » l'interrompit Trevisan perplexe.

« Et qu'est-ce qu'elles apportent comme avantages ? » demanda à son tour Valier d'un ton circonspect.

« Eh bien, beaucoup. Tout d'abord le bateau est beaucoup plus maniable et puis une voile aussi grande peut bien le pousser même avec une grosse cargaison. Et de fait celui-ci porte presque le double de poids par rapport aux bateaux ronds de même dimension... »

« Mais vous en êtes sûr ? Cela ne me semble vraiment pas possible à le regarder » s'informa sceptique, Andrea di Simone.

« Mais si ! Après on va descendre et vous vous en rendrez compte. »

« Mais quelle rapidité peut donner une seule voile ? » La voix de Trevisan était elle aussi pleine de doutes.

« Et les coûts d'exploitation comment sont-ils ? » insista Valier.

Barozzo les regarda l'un après l'autre. Il avait l'impression qu'ils s'étaient mis d'accord pour trouver les défauts du nouveau bateau. Et la chose ne lui déplaisait pas.

Depuis qu'il l'avait vu la dernière fois, Valier lui semblait très changé. Il avait toujours eu la tête engoncée dans ses épaules voûtées et deux petits yeux circonspects. Mais maintenant il avait vraiment l'air d'un hibou. Trevisan, non, il avait gardé une expression franche sur son beau visage. Sauf que maintenant un pli tirait vers le bas les coins de sa bouche. Et puis De Simone, d'un air toujours mesuré et réservé, lui paraissait avoir perdu un tantinet de son assurance habituelle.

Il est probable – conclut le patron après un rapide examen – que leurs questions viennent plus de leur méfiance que de raisonnements bien pesés. C'était la peur qui les faisait parler. La peur de devoir abandonner ses vieilles habitudes et leurs certitudes.

« Mais c'est justement ce qu'il m'arrive depuis quelque temps ! » se dit-il « la même perplexité face à l'avenir. Et regarde ce que je suis entrain de faire ! Je prends la défense de toutes ces nouveautés. Et dire qu'on les a imaginées pour m'enlever le pain de la bouche. »

Il s'ébroua un peu et essaya de sourire.

« Ouf ! Quels curieux vous êtes tous les trois ! Vous voulez vraiment tout savoir... Les dessins de ce bateau, je ne sais même pas pourquoi on l'appelle une cogghe, ont été apportés à Venise par un marchand depuis la Baltique. Ce n'est pas que ce bateau soit plus rapide que les autres. Mais avec la nouvelle boussole... » Tournant les yeux vers la terre pendant qu'il parlait, Barozzo aperçut une barque qu'il ne connaissait que trop bien ; elle s'éloignait de la rive et se dirigeait rapidement vers eux. Il soupira, mi agacé mi résigné et dit en hâte : « On parlera plus tard de la nouvelle boussole ; je vois que le fonctionnaire arrive pour l'inspection. Le voilà avec son secrétaire et deux gardes. Aidez-moi à bien répondre à ce brave homme. »

Le *Sainte Euphémie*, poussée par le courant et un petit vent cinglant était déjà arrivée en face du fort de San Nicoletto où, d'habitude, montait à bord l'inspecteur, fonctionnaire de la Commune qui contrôlait la régularité de la cargaison, les gréements et les armes des navires en partance.

« Appelle-moi l'écrivain » ordonna Barozzo au marin qui serrait la voile latine de proue pour ralentir la course du bateau ; et à voix basse, sur un ton confidentiel il dit aux marchands : « Je ne me fie pas beaucoup à ce qu'écrit l'écrivain sur son livre. Mieux vaut le prévenir que s'il nous fait quelques plaisanteries... »

La barque du magistrat, après s'être dirigée sur la proue du bateau en marche, d'une manœuvre rapide des deux rameurs l'accosta. Les deux hommes

ôtèrent les rames de l'eau, attachèrent la corde que leur avait jetée un marin à un anneau sur la proue. La barque, en cognant un peu contre le bord fut entraînée par le bateau. Très rapidement l'inspecteur et son escorte grimperent en haut de l'échelle passèrent par-dessus la muraille et furent à bord.

A peine sur le pont, le magistrat jeta un regard rapide tout autour de lui comme pour faire un premier examen sommaire du bateau et tout de suite après, les bras ouverts et les mains tendues, il alla à la rencontre du patron qui était resté à l'attendre en compagnie des marchands près du château de proue.

Stefano Duodo, membre d'une maison qui avait eu du mal à garder un représentant au Grand Conseil, avait été nommé à cette charge depuis quelques années. C'était un tout petit homme fluet, un air flagorneur sur le visage et un petit sourire toujours prêt. Mais il avait deux yeux très mobiles qui glissaient de ci et de là pendant qu'il parlait. Etre inspecteur était une charge bien rémunérée et bien considérée dans la bureaucratie dogale. Les nobles appauvris y aspiraient et arrivaient à remplacer leur esprit entreprenant et violent, habituel dans leur milieu, par une attitude serviable et inquisitoriale.

« Très cher patron ! Il n'y a pas longtemps qu'on s'est vus. De toute façon, c'est toujours un plaisir pour moi de revoir une personne diligente qui observe la loi comme vous. »

« Nous y voilà » dit tout bas Barozzo aux marchands. Et d'une voix haute et brusque il s'adressa à l'inspecteur : « Bienvenue à bord, noble Duodo. Mais... vous n'aviez pas l'air d'avoir cet avis la dernière fois. Et si je me souviens bien, vous n'y êtes même pas allé de main morte avec l'amende que vous nous avez collée. J'espère que vous avez bien profité du quart qui vous revient. »

« Des broutilles. Des broutilles. Je vous ai toujours considéré comme un des patrons les plus respectueux des dispositions que notre Commune est obligée de prendre pour garantir la régularité du commerce. Et ce que je fais, je vous jure que je le fais par esprit de devoir. Le petit gain que j'en retire ne suffit même pas à couvrir les dépenses que j'ai pour garder ma charge. »

« Et alors pourquoi vous ne démissionnez pas ? Un homme aussi entreprenant que vous n'aurait sûrement aucun mal à trouver une autre charge et meilleure. »

« Par les temps qui courent ? Mon cher patron, vous savez mieux que moi qu'ils sont sombres. Avec la guerre en cours et le commerce qui va de plus en plus mal, en dehors d'ici, où irais-je ? Et puis l'honneur de ma maison m'impose de continuer à assumer une charge modeste peut-être mais d'un prestige certain. Et puis les Consuls de la Mer sont contents de mon travail. »

« Je pense bien ! » laissa échapper avec un rire sardonique et presque tout bas Barozzo.

L'inspecteur fit semblant de ne pas entendre et il ajouta : « Allons, je ne veux pas vous prendre votre temps précieux. Je passe sur l'inspection de l'équipage parce qu'avec vous, on peut être tranquille. Je me contenterai de jeter un regard rapide sur les registres de l'écrivain. Ensuite un petit coup d'oeil

sur la cargaison et aux armes. J'ai déjà vu que la ligne de flottaison est un peu trop basse ; Mais je n'ai aucunement l'intention de m'en formaliser. Allez, commençons. Où est votre écrivain ? »

« Je suis là. »

« Montrez-moi vos listes. »

Marco Dedo, qui était arrivé à toute vitesse prévenu par le marin, jeta un coup d'œil au patron comme pour s'excuser et tendit au magistrat le livre où, sur ordre des Consuls, il avait enregistré toutes les données les plus importantes concernant le bateau.

L'inspecteur ouvrit le livre de bord et se mit à parcourir les pages lentement comme s'il voulait mettre tout le monde sur le qui-vive. Il arriva à celle qui contenait la liste des personnes embarquées, il y jeta un coup d'œil et immédiatement il poussa une exclamation d'étonnement...

« Mais comment, vingt hommes en tout ? Seulement ? Y compris le chef navigateur, vous, patron Barozzo et l'écrivain ? Mais pourquoi avez-vous voulu me faire cette plaisanterie ? La loi impose six hommes et un garçon pour chaque centaine de tonneaux de cargaison. Et ce bateau en a sûrement plus de quatre cents ! Où avez-vous caché les autres, écrivain ? Vous auriez dû en enregistrer au minimum vingt huit rien qu'entre marins et garçons. »

Barozzo fit signe à l'écrivain de ne pas ouvrir la bouche et l'écarta d'une main. Puis il essaya de capter le regard de l'inspecteur qui furetait partout et lui dit : « Personne ne plaisante ici. Je ne le me permettrai jamais avec un homme tel que vous. Ceci est la liste que j'ai moi, personnellement, approuvée et soumise à l'armateur. Je ne cesse, moi aussi, d'être étonné de voir que ce bateau a besoin de si peu de gens. Mais vous devez vous mettre tout de suite dans la tête qu'il n'y a personne d'autre à bord. »

Avec un petit sourire mielleux qui fit bouillir le sang de tout le monde, l'inspecteur insinua : « Peut-être que vous les embarquerez après mon inspection sur la digue de San Nicoletto ou que vous les recruterez quelque part en Dalmatie » et se tournant vers Dedo qui avait l'air épouvanté, il murmura en secouant la tête : « Cher écrivain, cette fois vous ne m'avez pas fait un bon compte. »

Puis il se retourna vers le patron avec un air de reproche debonnaire.

« Cela m'étonne de vous ! Pour économiser les deux sous qu'il faut donner aux officiers recruteurs... »

« Cette fois, je me le mange tout cru ! » pensa en lui-même Barozzo furibond. Et il allait faire un pas en avant ; mais l'habitude de se contrôler avec tous les bureaucrates et les contrôleurs auxquels il avait affaire l'emporta et il parla, persuasif.

« Allons donc ! Vous ne croyez pas l'écrivain qui, comme vous, a été nommé par les Consuls et qui, ici à bord, est davantage à votre service qu'au mien ? Et en ce qui me concerne, avant de vous étonner et de vous lasser aller à des accusations, ne serait-il pas mieux que vous vous trouviez des preuves ?

C'est un nouveau type de navire, cher inspecteur, et il a besoin de moins de marins. Si vous ne le savez pas encore, informez-vous. »

« Celui-là ? » l'inspecteur porta son regard de la poupe à la proue et apparemment déçu, il murmura : « Oui, je vois maintenant ; la poupe haute, les flancs hauts, une seule voile. Il n'en avait pas l'air. Et pourtant j'essaie de me tenir au courant de toutes ces nouvelles diableries que vous inventez et que vous utilisez sans scrupule. »

Il fit un petit sourire torve et se hâta de continuer.

« Entendons-nous, c'est une bonne chose, mais vous nous obligez nous, pauvres serviteurs de la Commune, à de continuels efforts pour faire notre devoir avec l'aide de Dieu. On n'a pas le temps de comprendre à quelle catégorie appartient un bateau pour les taxes que vous en avez déjà mis à l'eau un différent. De toute façon, si je vous ai offensé, pardonnez-moi. C'est la faute de mon caractère qui prend tout trop au sérieux »

« Cela arrive à tout le monde, ça arrive à tout le monde, cher inspecteur. »

« Et puis je suis sincère le plus possible avec tout le monde. »

Cette fois, bien qu'il ait serré les lèvres et baissé sa tête d'un coup, le patron n'arriva pas à cacher complètement l'esquisse d'un sourire. Même les trois marchands qui jusqu'à présent avaient suivi en silence la conversation entre les deux hommes, les regardant l'un après l'autre, ne purent faire autrement que d'exprimer une grande incrédulité sur leurs visages.

« Oh, je suis désolé pour vous ! D'un autre côté, en ce qui me concerne, des nouveautés sur les bateaux il n'y en aurait pas beaucoup. C'est beau au début et pour celui qui les voit de l'extérieur... mais après ça tourne toujours à l'avantage de quelques uns... Et puis vous aussi vous vous y mettez ! » osa, courageux le patron, « Oui, mon cher inspecteur ; Vous aussi. Cercatores, Contrabanni, Capitanei, Cattaveri, Officiali pagatores, Extraordinari... Vous êtes trop nombreux et tous déchaînés dans la chasse aux amendes et au quart de cette amende qui vous revient. Trop de monde autour d'un seul os. Et puis toujours de bonne foi et avec l'aide de Dieu, mais je ne vous ai jamais vu mettre une amende sur la galère d'une grande maison et épargner quoi que ce soit à un petit bateau comme celui-ci. »

Un des marchands opina de la tête et marmonna un « malheureusement ! »

« Mais qu'est-ce que vous dites patron ! Personne n'a jamais pu insinuer que le noble Duodo ait commis une injustice. La loi, rien que la loi : elle a toujours été mon guide. Naturellement tempérée par un sentiment d'humanité et de compréhension. Peut-être que l'un d'entre nous a eu des faiblesses, mais il ne faut pas jeter l'anathème sur tous le monde. »

Barozzo eut un mouvement d'humeur : « C'est sûrement comme vous dites. On continue, si vous voulez bien ? »

L'Inspecteur ne se le tint pas pour dit et il continua d'un ton revanchard : « Naturellement je vais être contraint de signaler l'affaire aux Consuls pour qu'ils pourvoient à la classification exacte de ce bateau. »

Puis il s'adressa à l'écrivain : « Fais-moi voir le bordereau de la cargaison et le certificat de paiement du frêt délivrés par les Extraordinarii. »

Après avoir fouillé un moment dans les papiers qu'il tenait à la main, l'écrivain lui en tendit un et d'une voix hésitante, cherchant à déchiffrer l'expression de son visage, il dit : « Je jure qu'ils sont absolument conformes à la réalité. »

« Je vous crois. Je vous crois... Mais de toute façon je suis obligé de contrôler. Vous savez bien que s'ils ne sont pas exacts, je serai obligé de vous faire rebrousser chemin. »

Il prit les papiers avec grand soin et commença à les examiner d'une manière qui aurait pu être attentive à première vue mais qui parut immédiatement superficielle aux yeux intéressés de Barozzo.

« Mais il fait ça pour trouver un prétexte pour qu'on lui donne quelque chose ! » pensa tout à coup le patron. Il éprouva d'abord un sentiment de honte pour lui ; puis il sentit une colère aveugle monter en lui face à la bassesse où la Commune laissait descendre ses propres fonctionnaires : « Est-il possible que nous en soyons là ! Entre nous vénitiens ! De quelle sorte d'individu se sert-on pour nous écraser ? »

Le fonctionnaire continua à retourner dans ses mains les documents pendant un bon moment. Pendant ce temps là un grand silence était tombé sur le bateau : les marins faisaient semblant d'être occupés à quelque travail, d'autres en s'appuyant quelque part feignaient de regarder vers la lagune ou la terre mais ils surveillaient tous l'inspecteur du coin de l'oeil. Même le chef navigateur, à la poupe, avait levé la tête de la boussole qu'il réglait. La voile de proue battait doucement contre le mat. Seul le timonier bougeait doucement ses bras, maintenant sa route par de petits coups de barre : de fait le bateau avançait lentement, entraîné par la marée vers la sortie du port. Avec un sourire qui parut amusé à Barozzo, l'inspecteur remit enfin les papiers entre les mains de l'écrivain et s'exclama : « Tout est en ordre. Maintenant on va voir la cargaison et les armes. Bien que le Code Zeno... »

Perdant patience le patron laissa échapper : « Laissez tomber le vieux Code du Doge Zeno ! On en a mis tellement de rajouts qu'on ne sait plus où il commence et où il finit ! »

Le ton de cette sortie était plus l'expression de cette impression de soulagement qu'il éprouvait en voyant les deux documents acceptés que la preuve d'une vraie rébellion envers l'inspecteur. Maintenant il en était convaincu : dans ses paroles il ne fallait entendre que des sous-entendus et des allusions.

D'une voix qu'il voulait encore brusque il ajouta : « Allons plutôt sur l'entrepont. » Et il alla vers l'écoutille de proue, ouvrant le chemin à l'inspecteur et à sa suite. Les trois marchands et l'écrivain occupé à remettre en ordre ses rouleaux et ses papiers, les suivirent.

Et la vie sembla reprendre à bord du bateau.

Quelques minutes plus tard, ils remontèrent l'un après l'autre de la pénombre du pont inférieur dans la pleine lumière du matin ; Tous, sauf le fonctionnaire, plissèrent un instant les yeux et ouvrirent les bras pour mieux respirer l'air qui avait un goût de sel. Le bateau en clapotant doucement était déjà arrivé au bout de la digue de San Nicoletto. Devant s'étalait la mer dont la surface brillait de mille petits reflets de lumière.

L'inspecteur demanda en s'adressant à son aide : « Qu'est-ce qu'il nous reste à voir ? Ah oui ! Les logements et les marchandises des marins et puis... » il se tourna vers les trois marchands, « celles que vous avez apportées avec vous. Je suis sûr qu'il n'y aura aucun article interdit à l'exportation. Mais... »

« Nous sommes à votre disposition » répondit sèchement Trevisan.

Et il se dirigea rapidement vers le château de proue où se trouvait la chambrée des marins. Un des garçons qui se trouvait là, le voyant arriver, recula d'un pas et lui ouvrit la petite porte en la tenant grande ouverte d'un bras. Dans la chambrée, dix-huit hamacs se balançaient, vides, alignés sur deux rangs. Le long des flancs étaient rangés, à côté, les tonnelets de vin, les petites caisses de galettes et autres vivres secs et les ballots de marchandises que chaque membre d'équipage avait le droit d'emporter, sans payer de frêt pour le vendre dans les ports d'escale.

Devant l'espace et la propreté du logement, l'inspecteur resta interdit et réussit à peine à dire : « Bien. Bien. »

Il revint en arrière et fit mine de rejoindre le petit groupe qui le suivait depuis un bon moment. Mais avant, il voulut s'arrêter près du mât pour tâter la toile de la grande voile en l'appréciant d'une moue.

Voyant tout ce va-et-vient, Barozzo eut à nouveau un grand mouvement d'impatience.

Paolo Trevisan sortit alors du groupe pour rencontrer l'inspecteur un peu à l'écart des autres. Ouvrant les mains comme pour l'arrêter alors qu'il s'approchait, il lui dit doucement : « Puis-je vous accompagner pour voir les quelques marchandises que nous avons amenées avec nous ? »

« Volontiers marchand. »

L'Inspecteur marcha d'un pas rapide devant tout le monde, talonné par Trevisan qui le suivait avec peine et il se glissa au milieu des marins arrêtés sur le pont. Arrivé devant la porte du château de poupe, il se tourna et demanda au marchand qui arrivait : « C'est par là ? »

« Oui, oui. Entrez, entrez. Je vous montre le chemin. » Et faisant un signe de la main aux autres, dans son dos, de rester à l'écart, il se pencha pour lui tenir la porte.

A l'intérieur, un étroit corridor dans la pénombre divisait en deux parties le château. A droite il y avait les logements du patron, de l'écrivain et du chef navigateur. A gauche un local assez spacieux hébergeait les marchands. C'est là que le marchand fit entrer le noble Duodo. On aurait dit plutôt un petit entrepôt qu'une chambrée. Dessous, de côté et derrière les hamacs

s'entassaient pêle-mêle quantité de marchandises. Il y avait des caisses fermées avec d'énormes cadenas, des gros ballots avec un nœud au sommet, de lourdes vanneries avec des grosses cordes en travers, plusieurs piles de draps lombards et trois coffres peints à la main de motifs floraux. L'inspecteur jeta un coup d'œil tout autour de lui, mêlé de convoitise et d'étonnement.

« Oh, combien de belles choses vous avez ici ! »

« Vraiment ? »

« Mais n'y aurait-il pas de marchandises interdites ou de contrebande ? »

« Mais non ! Vous pouvez être tranquille. Regardez, regardez ça. »

Le marchand eut tôt fait d'ouvrir une caisse et d'en sortir un miroir. Il avait un mince cadre de bois laqué bleu clair et un long manche. Frappé par la lumière qui entrait par les deux petites fenêtres du local, il renvoyait mille reflets.

« N'est-ce pas qu'il est beau ? Il n'y a que nous à Venise qui sachions en faire d'aussi parfaits. »

L'inspecteur semblait fasciné par l'objet et il lui fallut faire un gros effort pour en détacher ses yeux et reprendre ses questions.

« Et dans les autres caisses, qu'est-ce qu'il y a ? »

« D'autres choses intéressantes, mais aucune aussi belle que celle-ci. Si je peux me permettre, inspecteur... » et il lui tendit le miroir « Prenez-le dans vos mains. Sentez comme il est bien équilibré. On dirait qu'il est fait exprès pour la main d'une femme... »

« Je peux ? Juste un moment. » Le fonctionnaire prit le miroir d'un geste qu'il aurait voulu réticent et qui au contraire devint brusque d'impatience, il le tourna et le retourna comme s'il voulait en mesurer le poids

« Vous savez... » dit-il ensuite « si nous sommes si pointilleux, c'est en l'honneur de Saint Marc. Nous ne voulons pas que nos navires puissent partir sans être en règle et que les étrangers puissent penser ou dire du mal de nous, vénitiens. Ils nous haïssent déjà tellement ! »

« Mais ça se comprend ! C'est vrai ! » approuva Trevisan.

Après un moment de silence, il lui demanda : « Je peux vous faire cadeau de ce miroir ? »

« Un miroir ? Ce beau miroir pour moi ? »

« Non, pas pour vous, jamais je ne me le permettrais... Mais pour votre femme. Imaginez comme vous la rendrez heureuse ! Et comme elle sera belle en s'y regardant, pour la fête des Maries ! Ce n'est pas pour vous faire manquer à votre devoir. Si vous le jugez opportun, vous pourrez toujours dresser ce procès-verbal dont vous parliez ; ce n'est qu'une des attentions que nous avons toujours, nous marchands, envers les fonctionnaires honnêtes de notre Commune. »

« Bon, oui. Je pourrai toujours poser la question aux Consuls sur le nombre précis des marins à bord de ce nouveau bateau rond. Et en ce qui concerne la cargaison... » Il haussa les épaules.

« Je suis content et aussi au nom du patron et de mes deux compagnons que vous ayez accepté notre cadeau » dit doucement Trevisan.

« Pour ma femme. Je le prends seulement pour ma femme et parce que je comprends que de votre part il s'agit d'un petit geste de courtoisie qu'on ne peut pas refuser. C'est une petite irrégularité que je fais, mais je la fais pour que vous partiez tranquilles. » Et vite il mit dans les plis de son ample corselet le miroir qu'il n'avait pas lâché depuis que le marchand l'avait mis dans ses mains.

« Et les autres ? »

« Oui, vous avez raison, inspecteur. Nous deux, on doit penser aussi à eux. Trevisan remit les mains dans le panier et en tira trois chapelets formés de petites perles de taille et de couleur différentes avec une petite croix d'argent au bout.

Il en choisit un et le tendit à l'inspecteur en lui disant : « Ceci est pour votre écrivain. »

« C'est un bon choix. Il est tellement pieux ! »

Puis Trevisan mit une main dans sa poche et en tira deux piccoli. Vous pensez que ça suffira pour vos deux gardes ? »

« Ca suffira, ça suffira ! » Le noble Duodo les prit et les empocha avec le chapelet.

« Alors sortons, car il se fait tard. »

Juste de l'autre côté de la porte, un petit cercle les attendait, formé par les deux autres marchands et Barozzo. Le fonctionnaire, l'air gai, s'adressa au patron qui se tenait à droite, les bras croisés, feignant de ne pas être inquiet et s'exclama : « Tout va bien ici aussi ! Je ne veux plus retarder votre départ. » Levant un peu la voix il ajouta ensuite : « J'espère que vous avez tous compris que nous sommes venu pour faire notre devoir et seulement notre devoir. »

Le patron attrapa du coin de l'œil un sourire entendu de Trevisan. Il soupira et répondit : « Je comprends. Je comprends. Je vous montre le chemin. » et il s'avança du côté du navire où cognait, en roulant, la barque qui avait amené à bord Stefano Duodo et sa suite.

L'inspecteur le suivit, prenant par le bras son aide et le serrant à la hauteur du coude : « Bon, bon. Ce sont vraiment de braves gens ! C'est un plaisir pour nous d'avoir affaire à de telles personnes. N'est-ce pas, écrivain ? »

Sans faire attention à la réponse et sans saluer personne, il passa par-dessus le haut bord du bateau et descendit rapidement dans la barque comme s'il avait peur qu'on le rappelle. Derrière lui descendirent précipitamment les trois autres hommes et très vite la petite barque s'éloigna.

« Celui-là, il lui tarde de contempler un peu tranquillement son butin ! » commenta Trevisan.

Barozzo, au contraire, resta un moment en silence appuyé au bastingage du bateau et le regarda s'éloigner. Quand il se tourna, il vit des visages autour de lui qui riaient franchement, l'impression d'être délivrés et d'autres qui lui souriaient d'un air sous-entendu. Il éprouva une sorte d'irritation et il éclata.

« Qu'est-ce que vous avez à rire ? Cela s'est bien passé. C'est tout... Chef navigateur, le gouvernail et la boussole sont en place ? »

Au signe affirmatif du navigateur, il se tourna vers le maître d'équipage qui attendait avec plusieurs marins, les cordes déjà en main près du grand mât au milieu du *Sainte Euphémie* et ajouta sèchement : « Hissez la voile et partons ! »

Les trois marchands s'étaient retirés à l'écart pour ne pas gêner la manœuvre. Barozzo les regarda un peu, perplexe, puis d'un ton amer, il s'adressa brusquement à eux : « Vous l'avez compris tout de suite que ce type là ne faisait pas les choses sérieusement ! Moi pas. Il était seulement à la chasse d'un pourboire ! Quelle tristesse ! Combien vous lui avez donné Trevisan ? »

« Pas beaucoup. Il s'est contenté d'un petit objet et d'autres bêtises. »

Andrea di Simone intervint avec un petit rire en gloussant : « Heureusement qu'il ne recherchait qu'un pourboire ! Et que vous avez réussi à le liquider en vitesse ; S'il avait regardé dans mes bagages un peu au fond, il aurait trouvé certaines choses ! »

« C'est vrai, et aussi dans les miennes... » ajouta Trevisan, un éclair de fourberie dans les yeux. « Celui-là, il ne nous laissait sûrement pas partir. A moins que... »

Barozzo prit un air moitié surpris moitié indigné et commença à dire : « Vous nous avez fait courir un beau risque... »

Alors Valier, avec un sourire qui voulait être complice des deux autres l'interrompit.

« Mais qu'est-ce que vous voulez, patron ! Les droits d'entrée sont tellement lourds sur les marchandises qui viennent de Lombardie et d'Allemagne et sont tellement demandées en Orient ! Si on ne s'arrange pas un peu, il n'y a rien à gagner à les réexporter. »

Les trois marchands continuaient à se regarder d'un air satisfait comme quelqu'un qui vient d'échapper à un grave danger.

« Et le droit sur la verrerie ? Au lieu d'aider les marchands, ce gouvernement leur met des bâtons dans les roues » voulu renchérir Andrea di Simone.

Trevisan le corrigea : « Aux petits marchands, vous voulez dire. »

A cette sortie, Barozzo oublia d'un coup les manigances des trois hommes et il adressa au marchand un coup d'œil lourd de sens ; Trevisan, un peu embarrassé, essaya de l'interpréter et de le rendre.

« C'est vraiment ça. C'est vraiment ça ! » articula syllabe par syllabe du bout des lèvres le patron en passant à côté de lui pour aller à la poupe du bateau.